

KÂLI

par Sophie SHAMIM (Anvers)

Ravissant est ton bracelet gemmé d'étoiles et où des myriades de bijoux diaprés sont sertis. Mais, pour moi, plus ravissant encore est ton glaive, avec sa courbe fulgurante pareille à l'éploiement des ailes du divin oiseau de Vishnu, en tranquille équilibre sur l'embrasement furieux du couchant.
Ravissant est ton bracelet, orné d'astrales pierreries ; mais ton glaive est forgé d'excessive beauté, terrible aux regards et à la pensée.

R. Tagore

Presque toutes les *Nouvelles orientales* sont directement ou indirectement inspirées d'anciennes légendes folkloriques que Marguerite Yourcenar a légèrement adaptées. Il en va de même pour "Kâli décapitée"^[1] dont la matière provient du *Mahabharata* mettant en cause une femme noble (princesse ou brahmane), pourvue d'un don divin, mais punie à cause d'une erreur morale.

Dans son post-scriptum de 1978 (*OR*, p. 1219), Marguerite Yourcenar, pour attester la vie de ce mythe "inépuisable" (*ibid.*), mentionne deux écrivains modernes qui l'ont traité "tout autrement" qu'elle (*ibid.*) : Gœthe dans *Le Dieu et la Bayadère (Der Gott und die Bajadere)*, une ballade de 1824^[2] ; Thomas Mann dans *Les Têtes transposées (Die Vertauschten Köpfe)*, une légende indienne de 1940^[3]. En effet, ces deux récits^[4] comme celui de Marguerite Yourcenar

-
- [1] "Kâli décapitée", dans Marguerite YOURCENAR, *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982 (abrégé par la suite en *OR*). Par la suite toutes les références à la nouvelle seront abrégées en *K*.
 - [2] GÛTHE, *Gedichte und Epen*, Erster Band, Hamburg, Christian Wegner Verlag, 1969.
 - [3] Thomas MANN, *Die Vertauschten Köpfe*, Wien, Brüder Rosenbaum, 1940.
 - [4] Détail intéressant : les deux auteurs cadrent dans la tradition romantique de l'Allemagne qui redécouvrit l'Inde ("Renaissance orientale" ou "Romantisme suprême" de Friedrich Schlegel), ce qui plus tard mènera à une idéologie où l'Inde et l'Allemagne étaient associées, par le mythe de la race aryenne, qu'on a prétendu

traitent du thème mythologique de la décapitation et du rattachement de tête(s).

Nous rappellerons d'abord le contenu de l'original sanscrit, la valeur symbolique du thème dans la mythologie indo-européenne et l'intermédiaire probable de Marguerite Yourcenar en cette matière, pour expliquer en partie la réécriture qu'elle en propose. En un second temps, nous comparerons celle-ci aux deux versions modernes auxquelles elle fait référence. Ensuite, nous chercherons à préciser l'optique esthétique, philosophique ou métaphysique impliquée par la conclusion de la nouvelle telle qu'elle fut réécrite pour l'édition de 1963. En dernier lieu, nous essaierons de situer la nouvelle dans l'indianité yourcenarienne.

1. Origine et intermédiaire

Dans le *Mahabharata*, l'épisode de la femme décapitée^[5] raconte l'histoire de Renuka, la femme du brahmane Jamadaigni, laquelle, pour avoir épié avec convoitise le jeu amoureux d'un roi avec sa reine, perd d'abord son pouvoir magique de porter de l'eau dans la main^[6] et est ensuite décapitée par son fils Paraçurama sur l'ordre du père. Plus tard le père regrette et demande à son fils de la faire ressusciter de manière à ce qu'elle ne se souvienne de rien et surtout pas de sa concupiscence, indigne d'une brahmane.

Dans la mythologie indo-européenne l'essence conflictuelle de la femme à la fois érotique et maternelle est souvent exprimée par la décapitation^[7]. Cette séparation du corps et de la tête symbolise l'incompatibilité de ces deux motifs féminins. La tête, source de

fonder scientifiquement (Madeleine BIARDEAU, *Clefs pour la pensée hindoue*, Paris, Seghers, 1972, p. 8).

[5] Comme nous la retrouvons chez Sonnerat, Gæthe et Yourcenar. Selon Dorothy M. Figueria, Thomas Mann s'est basé sur d'autres sources indiennes, à savoir *Bhavisya Purana*, *Vetalapañcavimsati* et *Katha Sarit Sagara* (Dorothy M. FIGUERIA, "Yourcenar's Tantric Humanism", *Degré second, Studies in French literature*, nov. 1989, vol. 12, p. 17-23).

[6] La capacité surnaturelle de la femme de porter l'eau dans la main semble symboliser sa pureté, son innocence. Dans "Kâli décapitée" nous retrouvons un écho possible de cette image : "Triste comme une fiévreuse qui ne parviendrait pas à se procurer d'eau fraîche" (*K*, p. 1207).

[7] Wendy Doniger O'FLAHERTY, *Sexual Doubles and sexual Masquerades in Indo-European Mythology*, ms, 1985.